

Frank Stella : oeuvres de 1970 à 1978

Robert Marteau

Volume 21, numéro 1 (121), janvier–février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marteau, R. (1979). Compte rendu de [Frank Stella : oeuvres de 1970 à 1978]. *Liberté*, 21(1), 135–137.

Peinture

ROBERT MARTEAU

Frank Stella : oeuvres de 1970 à 1978*.

Parmi les plus puissants poètes de la plastique, parmi les novateurs, Frank Stella, sans aucun doute, aujourd'hui inscrit son nom. Ce qu'il offre, c'est l'élan, et non point la rupture. Il met en actes la vive méditation qui l'habite avec une sûreté dont témoigne chacune des oeuvres que j'ai ici devant les yeux. Ces ouvrages jalonnent huit années, faisant suite à la rétrospective que lui consacrait en 1970 le Musée d'art moderne de New-York.

Comment Stella voit, maîtrise le chantier, gouverne ses matériaux, très vite nous porte à une vision où le gigantesque s'efface au profit d'une réalité purement musicale, plastique, poétique. Eminemment chez Stella s'exerce la simultanéité de l'action et de la critique. L'intelligence éclaire le rêve, alimente les muscles, plonge les perspectives dans des zones de plus en plus lumineuses. La masse matérielle compte comme défi puisque par le forage, l'agencement, la circulation, il faut conférer la volatilité qu'elle désire, secret que capte celui-là seul qui s'est mis à l'écoute. Avec des poutrelles,

* Au Musée des beaux-arts de Montréal pendant l'automne de 1978.

Stella fait des oiseaux. Il fait des forêts bruisantes de couleurs, habitées de plumes, de silence et de cris. Avec les couleurs les plus criardes, il suscite des harmonies qu'une arabesque décisive vient rythmer, qu'un point d'orgue paraphe. Stella affirme, mais non point par discours, toujours par la poésie en action : c'est un homme qui marche, qui ne craint point de fuite, ni la fuite de l'horizon. Ses monuments, figures, totems, plutôt que s'éloigner, en lumière se résolvent, et par plans s'ébattent comme des ailes dans l'air. Au loin, ils ne rapetissent pas, ils s'essorent.

D'abord ébranlé, on se trouve bientôt en contrée familière, tant il est vrai que Stella se révèle constamment plasticien attentif à toutes les écritures de ceux qui l'ont précédé. Une belle lucidité préside au voyage et l'analyse jamais n'assèche l'exploration. La violence, la rapidité, la spontanéité sont tenues pour donner aux divers éléments le maximum de vibration et pour que soit ainsi outrepassée la simple matérialité de l'oeuvre. Sans faux pas, Stella étend son registre d'un classicisme rigoureux à un baroque vitaliste. Comme nul autre il accueille les ondes du mythe américain, comme quelqu'un qui en a une connaissance intime. Toutefois sa célébration n'a rien à voir avec les clichés de la conquête et de la désastreuse épopée ; il ne camoufle pas sous un vernis idéaliste l'exploitation et le mépris de la matière ; c'est la matière elle-même qu'il exalte par la respiration, le souffle, la forme et la couleur. Ses innovations contiennent un permanent hommage. Ce qu'il fait l'inscrit dans la tradition. Si le tableau disparaît, c'est pour renaître en volume selon les lois conjuguées de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Sa hardiesse, Stella ne la stérilise pas dans une action critique et mentale, il l'emploie à explorer l'espace depuis toujours interrogé par les arts manuels. Ses grands reliefs, on les verrait parfaitement sur la base des dernières tours callipyges. On se prend à penser qu'il pourrait être l'architecte d'un lieu nouveau où le rythme, la lumière et la couleur inviteraient à la joie de respirer. Plutôt que s'attarder à la dérision et se complaire à la névrose et à la nécrophilie, plutôt que se compromettre dans le rebut et le déchet, ou feindre quelque orientalisme, ou mettre en équation ses concepts, il

opte pour le poème, silencieux, rutilant, à la fois force et futur, mais nourri en toutes ses strates par les flux immémoriaux que les règnes et les peuples, même s'ils sont rompus ou enfouis, continuent de diffuser.

Si on cherchait le point faible en Stella, on ne saurait le déceler ailleurs que dans sa puissance, car il se peut qu'on soupçonne en cet art des traits et traces de l'empire. On n'a nul mal à comprendre qu'une telle oeuvre naisse au sein d'un peuple dont on connaît, dans tous les domaines, l'emprise croissante sur la planète. Ces nouveaux totems, en outre, polarisent peut-être plus les radiations de l'histoire de l'art qu'ils ne portent les rayons secrets du soleil neuf. Et le vitalisme qui les parcourt n'est certainement pas sans rapport avec la vitalité expansive du peuple américain.

Quoi qu'il en soit, le propos de Stella, sa joie, c'est de se mesurer avec le temps et avec le matériau. Ce qui advient lui est aussi difficile de lecture que ce l'est pour nous. S'il y a là une part de prophétie, elle réside dans l'énigme que secrètent les objets. Pour quel envol en sont conçus les plans, perspectives, angles et bascules ? Pour quels desseins, ces stèles barbares qu'érige un art à la fois fruste et raffiné, qu'organise une intelligence irriguée par la vie universelle ? Il m'a été sensible que l'oeuvre de Stella se développe comme pour nettoyer le territoire. Bien des ouvrages dans la confrontation risquent de s'étioler, ouvrages de ceux d'abord, si nombreux, qui ont confondu force et grandiloquence, vision et exhibition. Quant aux peintres voués à l'espace irréductible de la lumière, le travail de Stella, loin de les effrayer, les confirmera dans leur voie.